

L'examen avant la rentrée **Le tour de la classe**

Patricia Robin

Number 296, May 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78442ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robin, P. (2015). L'examen avant la rentrée : le tour de la classe. *Séquences : la revue de cinéma*, (296), 42–44.

L'examen avant la rentrée

Le tour de la classe

La cinématographie mondiale s'est très souvent penchée sur cette période de la vie où l'éducation, adversaire du jeu, a occupé beaucoup d'heures et mobilisé toute l'attention. Pour meubler vos lectures de vacances, il vous est proposé, à titre récréatif et non exhaustif, une étude en 2 parties qui tentera de faire le tour de la classe, celle d'hier et d'aujourd'hui, qui s'est transformée à l'écran pendant plus d'un siècle. En ces mois de mai et juin, nous dirons « Adieu, monsieur le professeur » pour nous retrouver en juillet-août devant « L'écran scolaire ». Soyez attentifs : plusieurs éléments de cette thématique feront partie de l'examen avant la rentrée...

Patricia Robin



Les Quatre Cents Coups

venu – souvent goinfre ou grassouillet –, le souffre-douleur / la victime et la meute qui suit, qui rigole, qui encense et qui incarne la masse silencieuse et soumise. Ce microcosme précurseur de l'histoire laisse tant entrevoir le passé (les parents) que présager l'avenir des jeunes protagonistes.

L'image de l'école, comme souvenir prépondérant, représente la partie policée de l'enfance, celle où il fallait marcher droit, s'astreindre au silence, se contraindre aux devoirs et aux leçons, appréhender l'interro, l'examen, les mauvaises notes. La classe, c'est aussi prendre sa propre mesure par rapport aux autres, en être le premier ou le dernier, se tenir dans la moyenne et ne pas déranger. Ou alors, pallier son ignorance par un trait d'humour ou une blague. Et l'école, ça se constitue également de figures d'autorité autres que celles des parents.

ADIEU, MONSIEUR LE PROFESSEUR

La fréquentation d'une institution scolaire correspond à une époque charnière de l'existence, où la formation de l'esprit passe par l'apprentissage des règles de grammaire et de mathématiques tout autant que l'histoire, la géographie et les sciences. Ces notions paraissent secondaires à celles de la vie en société, car il ne faut pas perdre de vue que l'école, en tant que microsociété organisée, prépare l'humain à se conformer aux normes imposées par les hiérarchies qui le guideront toute sa vie. Pour en témoigner, plusieurs scénaristes et cinéastes ont puisé, à même leurs expériences et souvenirs, des moments-clés pour évoquer ces longues heures à apprendre et à attendre que la cloche sonne la récréation ou la fin de la journée. Ces enfants terribles ont mis en scène leur vision de l'école et de la classe. On y retrouve donc, pour opérer la gouvernance, la direction; pour la gestion et l'administration de la classe, les professeurs. Ensuite, les ouailles se répartissent en plusieurs stéréotypes sociaux: le chef, son adversaire, l'adjoint – l'érudit fin stratège habituellement binoclard –, le traître, le

DE LA VIEILLE ÉCOLE

Il faut remonter aux débuts du cinéma français, en 1933, pour retrouver l'un des premiers films marquants traitant d'écoliers dans un contexte de pensionnat. **Zéro de conduite**, de Jean Vigo, un moyen métrage de 42 minutes, fait état d'une mutinerie dans une pension où les autorités institutionnelles, ridiculisées intentionnellement, sont mises à mal par quelques têtes fortes complotant leur évasion, car le but ultime de l'internat, ici, c'est de s'en pousser et ce, après avoir nargué les professeurs, être passé chez le directeur, être resté en retenue le dimanche, avoir prévu le méfait avec quelques copains sûrs et avoir mis les voiles alors que personne ne s'en attendait. Si Caussat, Colin et Tabard s'enfuient par les toits, c'est vers la mer que court Antoine Doinel des **Quatre Cents Coups** de François Truffaut. Doinel, profitant d'une opportunité et rusan son poursuivant, s'échappe de l'école de réforme où ses frasques scolaires et familiales l'ont porté. La configuration de la classe, dans ce célèbre film de Truffaut, témoigne de la plupart des décors des œuvres européennes qui proposent

des mises en scène dans des maisons d'enseignement. On reconnaîtra, ainsi, une disposition similaire de pupitres inclinés et rabattables avec encrier, les uns derrière les autres, en rangs serrés, deux par deux, facilitant les palabres et les apartés, le plagiat ou l'entraide, l'amitié ou la méfiance. Parfois, des mappemondes ou un alphabet bien calligraphié décorent les murs. Et devant, sur une estrade, le bureau du professeur fait dos au tableau noir où des caractères bien écrits annoncent la leçon en cours. Il arrive qu'un tableau amovible meuble un coin, comme celui où Doinel s'exprime et qui lui vaudra une visite chez le directeur. C'est ce même type d'espace que l'on observe dans *La Guerre des boutons* (Yves Robert, 1962), adapté du roman éponyme de Louis Pergaud en 1912, de même que ceux des remakes de Yann Samuell et de Christophe Barratier, sortis à une semaine d'intervalle en 2011, et de la reprise britannique de John Roberts (1994). Alors que l'école de Doinel se situe au cœur de Paris et que peu de lumière y entre, celle de Lebrac, le héros de *La Guerre des boutons*, semble ouverte sur la campagne, ses forêts et ses champs, ses villageois et leurs habitudes séculaires. Les élèves y apprennent des leçons d'histoire et de politique, qu'ils tentent de mettre en application contre les ennemis du bourg voisin. Dans ce récit, l'instituteur est sympathique à la cause de Lebrac, chef de la bande du village, et va jusqu'à lui servir des encouragements lorsqu'il l'accompagne au pensionnat où il retrouve son adversaire L'Aztec avec joie. Dans ce film culte, le meneur est considéré comme un cancre; ça ne l'empêche pas d'être en tête, de s'allier tous les gamins du bahut et de leur vouer une loyauté imperturbable. Tout comme Doinel, c'est un garçon courageux dont les parents inappropriés auront tôt fait de se débarrasser en l'expédiant en pension, menace efficace des adultes de l'époque pour motiver leur progéniture à s'appliquer et à obtenir de bons résultats dans leur bulletin. Ça n'empêchera pas Petit Gibus, personnage attachant à la bouille de Pierrot la lune, de répéter cette erreur syntaxique à plusieurs reprises: «Si j'aurais su, j'aurais pas venu!»

Plus que tout, l'enseignant représente la première autorité, le premier juge de la performance de chacun, que ce soit lors de dictées, de remises de devoirs, avec commentaires sarcastiques ou d'interrogation à l'avant de la classe. Malgré les murmures de protestations, c'est lui qui a le dernier mot, qui impose sa loi et ce, même s'il se fait narguer par quelque malin comme cet élève pendant la démonstration d'anglais dans *Amarcord* de Federico Fellini (1973). Dans ce film, *Il Maestro* relate ses souvenirs de préadolescent et donne la part belle à son passage à l'école en illustrant par des tronches les personnalités des professeurs de Titta, son alter ego. Plus d'hommes que de femmes se succèdent au pupitre surmonté, chacun avec sa rigueur et sa roideur, persistant à bourrer le crâne des marmots d'une quelconque leçon. Plus enclins à chahuter, ces derniers tournent la plupart du temps leurs maîtres en bourrique et préfèrent de loin aller flâner dans les rues et autour de la ville balnéaire où se passe l'histoire.

La cour de récréation, observée depuis les fenêtres de la classe, est un autre espace clos, entouré de murs ou de palissades, où les enfants se retrouvent «libres» pour un trop court instant. C'est là que les clans se forment, que les amitiés naissent ou s'éteignent, que les matches de ballon se disputent, que les complots se fomentent. Autant dans *Zéro de conduite* que dans *La Guerre des boutons*, le préau est le lieu de rendez-vous clandestin pour élaborer les stratégies et décider des enjeux. Dans les deux cas, les sanitaires tiennent lieu de rassemblement et la présence des surveillants y est une menace. Dans *Zéro de conduite*, la cour est utilisée tant à la récréation qu'à la manifestation d'autorité des guignols en costume d'apparat, qui permettra d'ailleurs aux fuyards de prendre la poudre d'escampette. Dans *La Guerre des boutons*, la cour et ses latrines servent de lieu de ralliement de la troupe; c'est là qu'est statué le respect du principe de *Liberté, Égalité, Fraternité*, cher à la France, en n'imposant pas de droit d'entrée dans la bande, mais en proposant de travailler ensemble pour constituer un trésor, enjeu de la rivalité entre les bambins des deux villages limitrophes.



La Guerre des boutons

À défaut de jouer dans la cour, il y a fréquemment, dans les films de cette époque cinématographique, la balade dans les rues avoisinantes. Deux par deux, en uniforme, les étudiants suivent le professeur, au pas de course, que ce soit pour la gymnastique ou tout simplement pour marcher. Certains en profitent pour se soustraire au groupe (*Les Quatre Cents Coups*) ou pour retrouver le surveillant à la fin de la promenade (*Zéro de conduite*).

C'est un peu de la vieille façon d'enseigner que s'inspire le personnage éponyme de *Monsieur Lazhar* (2011) dans cette école primaire contemporaine québécoise où il vient remplacer au pied levé l'enseignante décédée dans des circonstances troublantes. Éduqué à la manière européenne dans un lycée français du Maghreb, Lazhar redresse le laisser-aller de l'apprentissage des jeunes en leur imposant des lectures et des dictées beaucoup plus poussées que celles auxquelles ils

étaient habitués, rehaussant ainsi leur niveau de connaissance des règles de grammaire, dont les fameux participes passés. Critique du nivellement par le bas instauré dans la pédagogie nationale, ce film de Philippe Falardeau raconte l'histoire d'un soi-disant instituteur réussissant, par ses méthodes d'une autre époque, à inculquer les matières élémentaires à ses élèves éprouvés et à se faire accepter tant par les écoliers que par ses collègues. Son empathie envers les enfants lui permet même de s'en faire des alliés. Ici, le récit s'attarde autant sur les déboires de Lazhar que sur les relations des gamins entre eux, qu'ils soient dans la classe ou dans la cour enneigée. Contrairement aux groupes cités précédemment, celui de Lazhar est mixte, témoignant de la transformation du système éducatif qui offre l'opportunité aux enfants de vivre conjointement dans tous les aspects de leur vie.

Les filles sont assez peu présentes dans les films des premières décennies du vingtième siècle, qui situent l'action autour du concept de l'école. Comme la scénarisation requiert des histoires conflictuelles et des mises en scène susceptibles d'intéresser le public, il faut croire que les infortunes masculines se portent mieux à l'écran que la douceur des mœurs féminines en situation d'apprentissage. Il y a bien quelques films qui placent une partie de leur scénario dans des pensionnats ou des orphelinats de fillettes comme, entre autres, **Picnic at Hanging Rock** (*Pique-nique à Hanging Rock*, Peter Weir, 1975) ou l'une des quatorze adaptations cinématographiques – dont la dernière date de 2011 – du roman *Jane Eyre* de Charlotte Brontë, dans lequel les premières années de l'héroïne se déroulent dans un internat où elle est tour à tour pensionnaire puis professeure avant de devenir préceptrice auprès d'Adèle, la fille de Monsieur Rochester. À cet effet, pour ce qui est de l'enseignement privé, voire adapté, on ne peut passer sous silence **L'Enfant sauvage** (1970) de Truffaut dans lequel le réalisateur incarne le Docteur Itard alors qu'il entreprend l'éducation d'un enfant abandonné et trouvé dans la forêt (voir le numéro 292 de *Séquences*).

Beaucoup de films français ont pour cadre le pensionnat. Comme on l'a déjà vu, **Zéro de conduite** s'y passe. On ne peut oublier le très touchant **Au revoir les enfants** de Louis Malle (1987) qui évoque de belles amitiés en pleine période de guerre dans un établissement à la campagne qui continue à dispenser son enseignement malgré les conflits de la Seconde Guerre mondiale. À l'internat de rééducation pour mineurs du film de Christophe Barratier, **Les Choristes** (2004), le surveillant Clément Mathieu (Gérard Jugnot) aura tôt fait de circonscrire les énergies en créant une chorale et en découvrant un réel talent au milieu de son chœur de chant. À force de travail et de renforcement, il viendra à bout des plus récalcitrants. Mettant en exergue l'apprentissage ainsi que les mauvais traitements infligés aux jeunes, le film est un huis clos qui établit un microcosme sociétal efficace tout en proposant une histoire touchante. Sur un ton tout aussi musical, mentionnons le tout dernier film de Léa Pool, **La Passion d'Augustine** (2015), qui se déroule dans un petit conservatoire et pensionnat pour jeunes filles à l'aube de la

Révolution tranquille, où des religieuses forment des talents musicaux sans pareils. En plus de leur travail auprès des jeunes filles, le film expose la lutte de ces femmes pour conserver leur tâche d'éducatrices autant que leur adaptation dans une société en pleine effervescence.

Bien sûr, quelques comédies portant sur l'école des tout-petits ont su dérider les spectateurs et leur faire passer un bon moment. Mentionnons, parmi plusieurs, **Kindergarten Cop** (*Un flic à la maternelle*, 1990) de Ivan Reitman avec nul autre qu'Arnold Schwarzenegger devant, sous couverture, endosser le rôle d'un éducateur avec une classe de bambins. Le choc des deux mondes donne lieu à des scènes assez loufoques. Ces dernières années ont vu aussi un classique de Sempé et Goscinny adapté à l'écran par Laurent Tirard, **Le Petit Nicolas** (2009). Les années 1960 explosent dans cette édition *vintage* colorée et pleine de vie, où ce charmant garçon a maille à partir autant à l'école qu'avec ses parents. Aussi tiré d'une œuvre littéraire graphique, **L'Élève Ducobu** (2011), adapté de la bande dessinée de Godi et Zidrou par Philippe de Chauveron, met en scène un paresseux cancre débrouillard qui, au lieu de s'appliquer en classe, trouve des moyens ingénieux pour tricher et obtenir de bonnes notes, impressionner son père désespéré, sa voisine de pupitre et son instituteur (Élie Semoun).



Comme on a pu le constater, les films portant sur l'école sont nombreux et il en sort chaque année pour nous rappeler que l'éducation est un sujet qui ne s'épuise pas, car elle doit s'adapter au fil des mœurs qui changent, mais aussi des us et coutumes des peuples qui en font part. Ici, nous nous sommes concentrés sur une infime partie de la filmographie mondiale afin de cerner surtout l'iconographie et les grands axes scénaristiques relatifs à l'enfance. Rendez-vous pendant les vacances pour la suite avec les adolescents.

Envie irrésistible de réviser votre connaissance de la filmographie scolaire? Consultez le www.senscritique.com/liste/Films_de_prof_Films_sur_l_ecole 📺